

Résilience des Baka du Cameroun: un défi contemporain

Le présent article se propose de passer en revue des tendances de ces dernières années au Cameroun de l'adaptabilité des Baka. Il est destiné à stimuler la discussion sur la résilience des dernières communautés à sortir de la forêt après les Bantou. Toutefois, l'analyse que nous proposons ne se focalise pas sur les différentes appellations que connaissent les peuples à l'étude et n'a pas une historique précise, mais l'une des idées de base du projet dès le début est que la situation actuelle des Baka, la nature de leur sédentarité et leurs relations avec les Bantous, l'État, la société civile et la communauté internationale sont au fondement de la résilience.

Étudier donc les stratégies d'adaptation de l'une des communautés de chasseurs-cueilleurs du Cameroun devenant agriculteurs et bientôt citadins, devient une relative urgence avant que le nivellement lié à la mondialisation ne gomme entièrement les spécificités de cette société, qui représente un patrimoine important du point de vue culturel.

L'étude s'est déroulée au sud-est Cameroun précisément dans le village Moangué le bosquet où les observations, les entretiens et les récits de vie ont été menés au cours de la période de 2011 à 2014. Même si le recueil a été mené avec succès, je regrette quand même le fait que certains responsables administratifs aient été réfractaires à mon enquête. Malgré ce comportement des responsables, cette difficulté n'a pas entravé les résultats de cette recherche qui se fonde sur les stratégies d'adaptabilité des Baka.

L'article se divise en 3 sections :

- La première traite de la description du village Moangué le bosquet,
- la deuxième décrit une approche anthropologique de la résilience des Baka,
- la troisième revient sur des stratégies proposées par les tuteurs de résilience (gouvernement du Cameroun et la société civile)

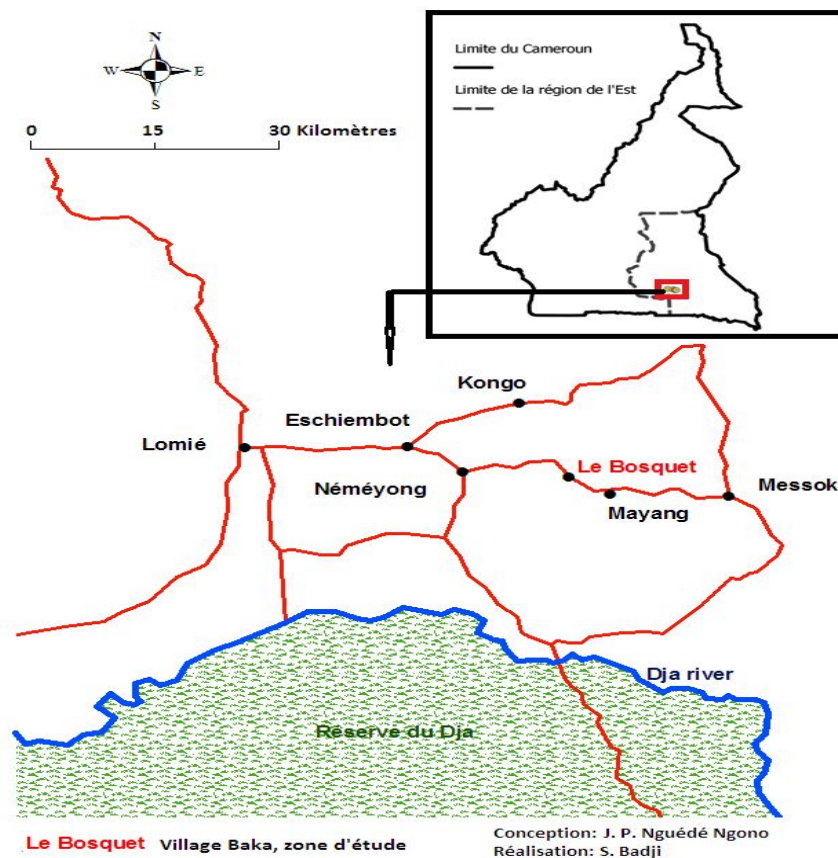
1. Description du village de Moangué le bosquet

Le mot « *Moangué*¹ » signifie bosquet en Baka. Un espace de plusieurs kilomètres, inhabité et souvent craint des riverains. On lui attribue des légendes ou des mythes culturellement importants. Dans des univers culturels du Centre, Sud et Est - Cameroun, le bosquet est souvent considéré comme une forêt sacrée où la moindre activité anthropique est à proscrire. Le pseudonyme bosquet a été attribué à cette zone par les Baka depuis 1972 sous l'initiative d'une missionnaire (Sœur Alberic) afin de regrouper les Baka menacés par les bantous. Son découpage administratif le limite au Nord par le village Kongo, au Sud par Koungoulou, à l'Ouest par Nemeyong et à l'Est par Mayang.

Le village est cosmopolite avec une diversité clanique à majorité Baka. C'est l'un des rares villages dans la sous-région d'Afrique centrale où les Baka sont propriétaires de grands espaces. C'est aussi là que le concept de résilience pourrait s'appliquer.

Le village Moangué est divisé en douze quartiers qui représentent les douze familles qui s'y sont installées. Le premier quartier se trouve à Mayang (village). Au nord du village y sont installés les *Pkoto*, les *Mombito*, les *Djembe*, les *Donga*, les *Likemba* au milieu du village les *Silo*, les *Wala*, les *Makombo*, les *Ndumu* au sud c'est-à-dire à l'entrée du village les *Bosèla les Yanji*, les *Koambe* et les *Mambe*. La population totale actuelle du village Moangué s'élève à près de 1200 habitants répartis dans 107 unités familiales dirigées chacune par un chef de ménage. Le village est sous le commandement du chef Tindo reconnu comme tel il y a trois ans. Mais, son autorité comme partout dans la région forestière, n'est pas assez forte et de ce fait, le pouvoir est partagé avec le conseil des notables.

Le village a une école primaire à cycle complet (école catholique Saint Kisito), un centre médico-sanitaire catholique, un économat et une chapelle catholique sous le contrôle des sœurs. Ces sœurs pérennisent l'œuvre de la sœur Albéric en prenant activement part à la défense de la communauté Baka du bosquet



D'autre part, les Baka de ce village dans l'esprit de la loi n°90/O53 du 19 décembre 1990 portant sur les libertés d'association, se sont constituées en association dans le cadre du Comité villageois de développement (CVD) qui s'est donné le nom de l'entité juridique (COBABO) propriétaire et gestionnaire d'une forêt communautaire. Ces organisations communautaires à la base travaillent dans le sens de promouvoir le développement de Moangué même si des réserves sont constatées sur l'engagement des habitants. Tout compte fait, c'est une organisation sociale s'appuyant sur la tradition et la modernité. L'un des éléments permettant d'aborder sa démographie.

2- Approche anthropologique de la résilience des Baka

Il s'agit de l'utilisation du rebond des Baka dans le contexte de modernité. Il serait illusoire de penser que les Baka sont étrangers au concept de résilience dans leur vie, faite d'événements heureux et malheureux. Dans ce cas précis, la perte des terres, des territoires forestiers à laquelle s'ajoutent la déforestation et la pression anthropique sur les ressources forestières, la discrimination, la marginalisation, la non reconnaissance de leurs droits, sont autant d'éléments les ayant conduit au traumatisme. Spoliées des forêts et poussées dans les villages occupés depuis longtemps par les familles bantoues, les communautés baka étaient vouées à une adaptation difficile à la vie moderne et personne ne misait sur leur rebond.

Confrontée au changement, la communauté a quittée progressivement l'idée de revenir dans la forêt, sa base de survie. Les Baka se sont remis en question en construisant leur destin dans les villages. Ils ont formulés ainsi leurs préoccupations existentielles dans un monde moderne de plus en plus exigeant et ont trouvés la nécessité de modifier leurs modes de vie (chasse, cueillette et pêche) datant des temps anciens. Cette rupture

des pratiques anciennes s'est accompagné d'interactions endogènes et exogènes qui les ont conduit inéluctablement à l'adaptabilité à la vie moderne.

Cependant, il n'est pas question ici de la disparition totale de la société traditionnelle, mais plutôt de sa conversion partielle à la modernité. Une trilogie d'acteurs parmi lesquels, les Baka, la société civile et l'État ont élaborés des stratégies concourant à la négociation du bon virage vers la modernité. Mais, qu'en est-il exactement de la compréhension de la résilience chez les Baka? Sinon comment la définissent-ils?

Il est urgent d'emprunter des pistes ethnolinguistiques sous-utilisées en anthropologie (Bahuchet, 1991) pour décrypter la résilience.

Les Baka définissent la résilience par la rupture et le rebond, un ensemble de mots qui collent à leur quotidien. Ils conçoivent la résilience dans le temps et l'espace qu'ils situent dans le passé avec des modes de vie en forêt. C'est également à une époque lointaine où ils régnaient une parfaite harmonie entre les Baka, les esprits de la forêt et *Komba* le Dieu protecteur et pourvoyeur de nourriture. Or la vie actuelle est cadencée des changements survenus dans la forêt avec le ronronnement des tronçonneuses, le braconnage, la fouille des sols et la transformation de la forêt en aires protégées, ce qui justifierait leur fragilité et leur vulnérabilité.

En même temps, la vie au village demande une réaction rapide des Baka survenus afin de préparer le futur. Ce futur constitue une étape déterminante surtout dans l'adoption des bonnes attitudes d'adaptation aux modes de vie que propose la modernité. Ces trois moments importants permettraient aux Baka de définir leur propre résilience.

Premièrement, les Baka seraient conscients de tourner le dos à la forêt c'est-à-dire faire une sorte de deuil tout en prenant conscience des enjeux d'accommodation à la modernité. Tout porte à croire que les Baka seraient déterminés dans ce challenge puisqu'ils compteraient non seulement sur leur dynamisme, mais également sur l'accompagnement de l'État et de la société civile.

Parlant de l'adaptabilité, les Baka auraient un vocabulaire pour la désigner. De la sortie de la forêt à l'installation au village qu'ils nomment par un groupe de mots *na lédjè abèlé na doa sisi agba* et des mots, *pkéké* ou *djélè* = courage ou force; *bik i* = résister; *di so* = supporter; *makala* = aujourd'hui, *dupkè* = demain; *lané* = avenir, tous ces mots convergent vers un dénominateur commun qui est *tolima tè tolina* qui signifie rebondir ou se construire une nouvelle vie.

Une autre conception stipulerait que la résilience est l'acceptation du cadre de vie villageois avec ses exigences (scolarisation, agriculture et participation à la vie politique) ce qui rejoint l'idée de Cyrulnik lorsqu'il parle d'opportunité à changer sa vision du monde. Les Baka du Bosquet sont enclin dans cet élan de changement et n'hésitent pas quelquefois de remettre en question leur identité culturelle pour s'adapter à la vie du village. Il est désigné par *nà lekè do to na toto*.

Les communautés Baka reconnaissent donc l'impact de la vie au village sur leurs modes de vie, c'est pourquoi ils s'arment de *pkékè /biki*= courage pour dominer l'adversité de la modernité. Ici la résilience serait la réaction baka aux changements survenus sur la forêt.

2-1 Résilience ou deuil des modes de vie anciens chez les Baka

La construction d'une nouvelle *léwu* = vie s'arrime au contexte villageois qui exige l'adoption de l'agriculture, l'éducation moderne, les soins de santé, la participation politique et économique du Cameroun, etc. Cette tâche se réfère forcément à une nouvelle vie, bref à l'invention du quotidien pour emprunter l'expression à De Certeau (1990).

Cette invention du quotidien suppose une flexibilité de la culture baka en acceptant les offres extérieures des Bantous, État du Cameroun et société civile. Cette logique est évoquée dans le cadre de l'appropriation des activités de développement par des bénéficiaires. Même si cette appropriation suppose l'acquisition de nouvelles attitudes vis-à-vis d'ouvrages communautaires.

Ces nouveaux comportements baka se vérifient à travers des observations faites dans des zones de chasse appelées zone de cynégétiques où le gibier se fait nettement de plus en plus rare à cause d'une démographie galopante. Ils s'orientent ainsi vers d'autres opportunités alimentaires modernes (riz, viandes bovines, etc.).

En outre, l'habitat forestier caractérisé par les huttes hémisphériques a été substitué par des cases rectangulaires en raphia. Ce changement des huttes plus petites en cases rectangulaires assez spacieuses fait que les Baka se situent dans la contemporanéité. Désormais, les Baka habitent dans des maisons dont l'intérieur répond aux exigences de la modernité avec des lits, des postes téléviseurs, des canapés, des ustensiles de cuisine, bref une technologie de l'heure.

2- 2 Résilience ou souffrance positive une vision baka ?

La chance a été le principal facteur d'acquisition de la nourriture en forêt dans la communauté baka . En effet, Komba le dieu fournissait la nourriture, les remèdes, etc. Les Baka ne dépensaient aucune énergie pour vivre et survivre. Dans ce contexte, seul le respect des objets animés et non animés prévalait. Seulement au village, les Baka fourniraient des efforts physiques pour leur survie. Ils s'arriment à la pratique de l'agriculture même s'ils considèrent le travail comme une souffrance.

Parviendraient-ils à être résilients s'ils n'acceptent pas la souffrance ?

Une approche jette de nouvelles bases dans un cadre utilitariste, où la résilience est associée à la souffrance. Depuis longtemps une tradition africaine affirme la priorité à la souffrance par rapport au bien-être.

Vue sous cet angle, la résilience des Baka s'appuie sur des articulations comme l'invention, le courage, la force, la délicatesse ou la négociation.

Construire une nouvelle vie par la souffrance exige également une prise de conscience. A ce niveau, souffrir devient une simple étape de résistance pour se conformer à la logique des autres. François dans son étude préliminaire analyse les caractéristiques d'une économie fondée sur la souffrance, dans la mesure où elles déterminent les possibilités de résilience. Il affirme que le fait de rebondir socialement à partir d'une situation critique, n'a de sens que par la souffrance qu'elle tente d'éradiquer. Mais les pygmées voient également en cette situation, une rupture avec *Komba* le dieu de la forêt qui a créé toute richesse pour l'homme.

D'une part, les Baka pensaient que se mettre à l'agriculture serait une façon de rivaliser avec Komba et ses créatures. Mais au-delà de cette posture de construction d'une nouvelle vie, les Baka vont chercher la force *pkeké* dans leur intérieur pour rompre avec cette perception de *Komba*, resté silencieux à leurs pleurs depuis leur installation en bordure de route.

La résilience serait alors une reconsidération des rapports entre Baka et *Komba*. Ainsi donc, soit la résilience est prédéterminée par la souffrance au niveau économique et il faudrait trouver les « capacités » d'une conversion de cette souffrance en résilience. Soit la résilience se fonde sur la surprise comme dans le « *Merveilleux malheur* » (Cyrulnik , 2002).

D'autre part, la résilience des Baka est assimilée à un développement normal dans les conditions difficiles, une capacité à minimiser leur état de vulnérabilité. Ce surpassement des Baka témoigne non seulement de leur flexibilité culturelle mais aussi de leur dynamisme adaptatif. Si les Baka reconnaissent avoir tourné le dos à la forêt, ils pensent à prendre leur propre envol par une mixité d'activités issues du monde traditionnel et du monde moderne qui serait au fondement de leur résilience.

Bien qu'ils aient adopté l'agriculture, les pygmées se réfèrent à leur culture pour se positionner dans la modernité. Leurs connaissances écologiques et traditionnelles de l'espace forestier constituent une stratégie qui fait l'unanimité aujourd'hui.

Cette stratégie fait d'eux une communauté inventive, mais pas dans le sens de créer comme chez les Bantous où le terme de résilience fait allusion au verbe « *Ate* » créer. Il est souvent utilisé chez les *Béti* dans le domaine artistique et traduit l'esprit de création, d'inspiration et d'arrangement d'une pensée construite autour d'un sujet. Par exemple : un artiste s'inspire d'une situation ou d'un comportement social pour composer une

chanson qui fera plus tard l'unanimité ou pas chez les mélomanes, mais l'aboutissement de ce projet est un processus long et pénible.

En outre, *Ate* signifie également *alak*, arracher, terme utilisé dans l'agriculture renvoyant au verbe déraciner sous terre. Cette activité nécessite l'effort et la délicatesse de l'agriculteur.

Vraisemblablement, les Baka assimilent la résilience à la capacité à s'accommoder aux modes de vie du village où ils vivent désormais. Si l'adaptation des Baka dépend en grande partie d'eux-mêmes, ils sollicitent aussi un encadrement de l'Etat et des hommes de bonne volonté pour rattraper le retard qui les sépare des Bantou. L'adaptabilité des Baka ne se résumerait donc pas à la simple adoption de l'agriculture mais aussi à l'accompagnement efficace d'acteurs du développement appelés ici « tuteurs de résilience ».

L'environnement actuel des pygmées Baka mérite une attention particulière du fait de l'impact des changements socio environnementaux. Questionnant la vulnérabilité à travers le risque, je montre qu'un individu ne peut être résilient que s'il est exposé à une quelconque vulnérabilité, celle-ci peut être liée à un risque ou aléa de son environnement immédiat (perte des terres, des territoires traditionnels et des ressources).

3. Stratégies proposées endogènes et exogènes

L'agriculture dans ce village est encouragée par les responsables de l'Agence du Service Civique National de Participation au Développement - SCNPD. Ce service qui est à sa première promotion a formé quelques jeunes Baka sur l'agriculture durable. Ces jeunes ont créé des champs d'expérimentations afin d'assurer la formation au niveau du village.

En outre, l'économie du village s'étend à d'autres activités d'autant plus qu'il existe des activités génératrices des revenus menées par les Baka et les allogènes². La première de ces activités génératrices des revenus est la forêt communautaire dont la gestion est assurée par le *Cobabo*³. Le comité de gestion du *Cobabo* assure la coupe, la vente du bois et le partage des revenus entre différentes familles du village. Hormis cette activité génératrice des revenus du village, on compte également la présence de cinq boutiques dont deux tenues par des Nzimé et les trois autres par les Bamiléké.

Par ailleursEn outre, les techniques d'acquisition des produits de subsistance sont à la fois issues de la vie traditionnelle et moderne. En ce qui concerne les produits de chasse, l'augmentation de la population à Moangué a fait que les Baka adoptent la technologie moderne. Le gibier s'éloignant davantage dans les profondeurs de la forêt et ne se livrant plus à proximité du chasseur Baka, l'utilisation du fusil a été adoptée et s'adapte à cette réalité écologique. L'utilisation des fusils par les Baka serait impulsée par les Nzimé du village Mayang qui les recrutaient pour l'activité de chasse. Les Baka devenus peu à peu autonomes ont acheté leurs propres armes de chasse non seulement pour assurer la consommation des protéines, mais également pour s'inscrire dans la compétition économique qui s'organise désormais autour de la chasse commerciale.

3.1 . Actions combinées du Plan de Développement des Peuples pygmées (PDPP)

Le gouvernement du Cameroun a bénéficié d'une aide technique et financière par l'exécution et la mise en œuvre d'un Programme National de Développement Participatif (PNDP). Ce programme est un élément important de la stratégie nationale pour la réduction de la pauvreté, la croissance économique, la décentralisation et la bonne gouvernance, tels que dans le document de stratégie nationale pour la réduction de la pauvreté. Le PNDP a comme mission de soutenir le développement à l'initiative des communautés et à leurs gouvernements locaux de mettre en place des plans d'actions prioritaires et en consolidant l'environnement fiscal, institutionnel et administratif pour une allocation des budgets adéquate, la délivrance d'un service efficace, et une gestion transparente des services financiers. Les bénéficiaires du PNDP sont les communautés rurales dispersées dans les dix régions du Cameroun, ainsi que d'autres organisations, incluant l'administration publique locale et régionale, des ONG et d'autres associations.

Le Plan de développement de peuples pygmées (DPPP) a été adopté par le PNDP comme document officiel de mise en œuvre. Le PDPP a été défini pendant le cours de sa mise en œuvre et une consultation plus approfondie de toutes les parties prenantes. Similaire au PNDP en soi, le PDPP identifie une phase pilote (1-12/2004) pendant laquelle l'IPDP devait être présenté et discuté dans tous les campements Baka sur la base de

leurs expériences, intérêts et problèmes spécifiques. Ce processus de discussion ouvert et bien organisé, qui suivait l'élaboration de l'entité de mise en œuvre et de supervision du PDPP, contribuait à l'élaboration participative.

Pour suivre et évaluer les impacts du PDPP, des premières versions d'indicateurs ont été élaborées et redéfinies lors des premières activités du suivi d'impact participatif proposé.

Le PDPP a été préparé comme cela est dit dans l'introduction sur la base des bonnes pratiques documentées dans l'OD pour s'assurer que le PNDP et ses acteurs respectent la dignité, les droits et la culture des populations Baka et s'assurer qu'elles bénéficient aussi du PNDP.

Le PDPP ne couvre que les impacts négatifs possibles envers les populations Baka et suppose que le troisième groupe « pygmée » au Cameroun fait face à des risques similaires. Dû à un territoire limité, le besoin d'atténuer les impacts négatifs et assurer une participation égale ne survient que dans certaines zones. Etant donné qu'il n'y a pas de données détaillées sur les populations Baka disponibles au niveau sous division / commune, les données fournies dans les communes concernées doivent être considérées une première estimation. A cause d'une base de données incertaine, toutes les sous divisions peuvent ne pas être utilisés par les Baka pour leur survie et il est aussi possible que nos informateurs aient raté quelques groupes qui vivent dans des zones autres que celles qui sont décrites.

La Banque mondiale principale bailleur de fonds a soutenu le programme avec un appui financier important. D'après les directives opérationnelles « une action spéciale est exigée, lorsque les investissements de la banque concernent des peuples autochtones, tribus, minorités ethniques ou tout autre groupe dont le statut social et économique restreint leurs capacités à imposer leurs intérêts et droits en ce qui concerne les terres et autres ressources productives ». En accord avec l'OD, l'objectif principal de ce plan de Développement des Peuples Pygmées (IPDP pour « *Indigenous People Development Plan* » est de s'assurer que le PNDP respectera la dignité, les droits et la culture des peuples « pygmées » au Cameroun et permettra une situation où les mécanismes sont définis et maintenus pour la participation des peuples pygmées dans la prise de décision pendant la planification, la mise en œuvre et l'évaluation, et pour consolider les institutions par lesquelles les pygmées peuvent participer dans le développement de leur pays. L'OD reconnaît pleinement que des mesures additionnelles à celles en place peuvent devoir être ajoutées pour permettre aux pygmées de bénéficier du projet.

Pendant la première phase, les entités gouvernementales en charge du PNDP (Coordination projet PNDP, MINEPAT) et d'autres minorités ethniques (Cellule des populations marginales et des sinistrés, MINAS), des organismes bailleurs avec des projets concernant les peuples autochtones (PGPA/GTZ, ECOFAC & SNV), des ONG (CERAD, INADES, RACOPY & Mission Catholique) et des associations de peuples autochtones (ASBAK & CODEBABIK) ont été consultés pour collecter des informations de référence et évaluer les approches existantes visant l'intégration des Baka dans le processus de développement.

3.2. Une société civile engagée pour le développement des pygmées

La société civile au Cameroun surtout celle qui milite pour le développement des pygmées peut être constituée en quatre groupes. Ce classement tient lieu de nos observations et des échanges que nous avons eus avec des acteurs de développement et des responsables du Ministère des affaires sociales du Cameroun.

Organisations non gouvernementales basées hors zone d'intervention

C'est un ensemble de mouvements associatifs (CED, FEDEC, ICRAF, CERAD, etc.) installés dans les grandes métropoles comme Yaoundé et Bertoua, et dont les responsables ne sont, ni voisins des pygmées encore moins originaires d'une même niche géographique. Cette société civile forme la tête pensante du développement des pygmées. Elle met sur pied une planification d'interventions selon leur idéologie qui ne corrobore pas très souvent avec la dynamique locale. Les méthodes de travail de cette société civile sont basées sur le diagnostic moins participatif via les enquêtes de terrain mal menées et sur l'élaboration des projets cadrant avec l'idéologie des bailleurs de fonds internationaux. Cette société civile n'est pas très souvent maître de ses activités puisqu'elle dépend financièrement de ses partenaires financiers (Banque mondiale, OIT, CORDAID, etc.). Bien que ce groupe essaie de se constituer en réseau pour l'efficacité de ses actions, chaque membre du

réseau garde sa source de financement en impliquant les autres que lorsque besoin se fait sentir. Cette catégorie sous traite avec des associations bantoues proche des pygmées.

Associations bantous interlocuteurs des Baka

Cette société civile se compose des mouvements associatifs Bantous (PERAD, Rapid, etc.) qui connaissent plus ou moins les besoins des pygmées parce que, partageant une même niche culturelle. Ce groupe est qualifié d'opportuniste par les observateurs avertis (leaders politiques indépendants), car la majorité de ses responsables sont ceux des Bantous, voisins des pygmées ayant ressentis très tôt le besoin d'une élite locale pour asseoir des capacités organisationnelles communautaires selon la nouvelle logique du développement participatif. Ces associations ont de multiples appellations selon les registres dans lesquels on se situe, ici associations communautaires à la base et là, les organismes d'appui locaux. C'est une typologie de société civile locale qui est chargée d'asseoir la politique du développement selon les ONG des grandes métropoles.

Elles sont pour la plupart des sous-traitants des projets donc les véritables bailleurs ignorent souvent l'existence. On assiste donc à un jeu sociétal propre au « camerounais » qui vient du système de mauvaise gouvernance.

Par contre, les mouvements associatifs constitués uniquement des pygmées (ASBAK, CADDAP, etc.) constituent la troisième typologie de la société civile. Elle doit son existence à la première catégorie, aux organisations basées dans les grandes métropoles. Selon nos informateurs, c'est à la demande des bailleurs de fonds étrangers et la volonté politique du PNDP qu'on connaît l'émergence d'associations pygmées au Cameroun.

Bien avant, les pygmées étaient toujours représentés par les responsables d'organisations Bantous. Ces raisons tiennent pour base, de la mouvance mondiale des peuples autochtones, l'élaboration des plans de développement communaux, initiative du Programme du Développement Participatif (PNDP).

L'urgence de cartographier tous les peuples autochtones du monde à travers des groupes de travail des Nations unies a suscité une nouvelle dynamique d'interactions entre pygmées et la société civile camerounaise puisque les financements imposaient l'implication des associations. D'autre part, les pygmées de leur propre gré se sont constitués en mouvements associatifs pour exprimer leur vision du développement et briser toutes les barrières qui les sépareraient des bailleurs de fonds internationaux comme ils le disent « *nous ne voulons plus d'intermédiaires entre les bailleurs et nous. Les associations bantoues et les ONG profitent financièrement de notre situation pendant que nous croupons dans la pauvreté.* » Cette affirmation marque la rupture des interactions entre les acteurs et la refonte d'une nouvelle logique d'intervention, même comme si on ne voit pas encore les capacités des pygmées à prendre le relais de leur développement.

Conclusion

Les stratégies de résilience des Baka sont élaborées à partir de l'intégration à la vie moderne et l'assimilation des mécanismes d'adaptation Bantou (habitat, agriculture, scolarisation, etc.). La mobilisation de l'Etat du Cameroun et la société civile à travers des projets de développement des villages des pygmées en général, est une preuve de l'accompagnement vers la résilience positive. D'ailleurs le programme de développement des peuples pygmées (PDPP) en cours d'exécution apporte une assistance aux pygmées dans l'agriculture, la scolarisation, le dialogue communautaire, la santé, et d'autres domaines. Cet accompagnement est appuyé par les institutions internationales d'aide au développement en l'occurrence, la Banque mondiale, l'Union européenne et bien d'autres. La résilience des Baka, bien qu'étant amorcée, connaît encore des difficultés surtout au niveau de l'autodétermination. Une gestation d'une société civile baka (CADDAP, ASBAK, etc.) semble décider à contourner les blocages du « pygmy business » instaurés par des responsables d'ONG véreux.

NOTES

¹ C'est le premier village des pygmées en Afrique centrale. Moangué le bosquet est un village résilient à cause de sa flexibilité culturelle entamé depuis 1972 avec le soutien de la sœur spiritaine Marie Albéric.

².Ceux qui sont considérés comme des étrangers du village Moangué le Bosquet. On distingue ici les Bantous composés majoritairement des Nzimé et Maka, les ressortissants de l'ouest Cameroun et un ressortissant du nord, installés dans le village pour mener leurs activités commercial

3. Le COBABO est le comité de gestion de la forêt communautaire de Moangué le bosquet créé en 1998 et légalisé au mois d'août de la même année par Monsieur le Préfet du Département du Haut-Nyong, conformément à la loi n°90/053 du 19 décembre 1990 portant sur les libertés d'association. Cette association est dirigée par une équipe comprenant un président, un vice-président, un secrétaire général, un secrétaire général adjoint, un chargé des opérations forestières, une trésorière, une trésorière adjointe, deux commissaires aux comptes et trois conseillers. . C'est une institution est l'initiative de l'Organisation des nations unies pour l'agriculture et l'alimentation, conjointement avec le Fonds mondial pour la nature (WWF), l'Interafricain Forest Industries Association (IFIA), l'organisation international des bois tropicaux (OIBT), l'organisation africaine des bois (OAB) et le Secrétariat du réseau international des forêts modèles (SRIFM). La particularité de cette forêt communautaire est qu'elle fait actuellement l'objet d'une exploitation artisanale par la communauté conformément à la circulaire ministérielle n°0677/L/MINEF/DF/CFC du 23 février 2001 qui encourage les communautés à pratiquer l'exploitation régée du bois d'œuvre des forêts communautaires.

